

Cette lutte devient tellement acharnée que les tisserands européens, absolument alarmés, se sont réunis dans une conférence internationale pour se garer contre ces coups inattendus ; et il apporta de leurs délibérations, tenues à Roubaix, que la France ne paie guère plus que vingt sous par jour au personnel de ses tisseranderies, pour quatorze heures d'ouvrage, et qu'à Manchester même on n'accorde plus que \$6.63 pour une semaine de 56 heures. Les ouvriers à la pièce font une moyenne de \$1.38 par semaine. L'Allemagne, qui passe pour livrer au commerce les produits les moins dispendieux, ne donne à ses filles d'usine que \$1.45 pour 66 heures d'ouvrage.

Quand je parle d'industrie, je n'ai aucune hésitation à y inclure l'agriculture, qui n'est plus qu'une affaire d'outillage et de chimie. Depuis qu'on a fait germer et lever le grain dans du verre pilé, la nature du sol ne devient qu'une question fort secondaire d'intermédiaire ou de milieu indifférent ; et les fumiers font place aux engrais artificiels. La main de l'homme n'a presque plus rien à faire avec les transformations végétales et les rendements de la ferme. Labours, ensemencements, fauchages, engrabages, déchargements, battages sont absolument confiés au travail mécanique. Et, pour tout dire, dans cette ère d'une concurrence qui nous vient de climats plus cléments ou de bras que des demi-gages font mouvoir, la dernière et seule ressource qui reste à notre agriculture c'est la grande et belle industrie de la métairie et de la laiterie, c'est-à-dire toujours du mécanisme, de la chimie et de l'usine. Et, si des champs vous pénétrez dans la maison du fermier, vous y trouvez de l'outillage, depuis le peloir de la pomme de terre et la pousseuse à saucisse, jusqu'à la machine à coudre et la tricoteuse.

Il arrivera donc un temps où la puissance de la production mécanique dépassera, sans espoir d'équilibre, la puissance de consommation, puisqu'un seul homme peut, dans une journée, produire, au moyen de la machine, ce que cinq cents personnes ne pourraient utiliser dans une année. C'est alors que la lutte sera vive, terrible et sans pitié. La lutte pour l'existence ; c'est alors que les pays les mieux entraînés, les mieux outillés, les mieux fournis d'ouvriers intelligents et renseignés seront heureux d'avoir conquis les premières places dans le concours.

Le regard de l'homme ne couvre pas un rayon bien étendu, mais à mesure que la vapeur et l'électricité s'argissent le champ de nos facultés physiques, nous devons avoir le soin de donner par l'étude à nos facultés morales un horizon correspondant.

Ce n'est pas tout pour nous d'acquiescer tant bien que mal le pain de tous les jours et de croire que notre province obtient quelques succès industriels. Nous nous abandonnons au courant qui passe et voilà tout. Mais où est l'élan, l'enthousiasme, le *go ahead*? Je ne

puis me lasser d'admirer, dans le laminoir, ces cyclopes au torse nu martisant les torrents de la lave brûlante ; dans la filature, cet indescriptible cliquetis des métiers fiévreux, qui, comme une bienfaisante pluie d'or, remplissent l'air de leur triomphale crépitation ; dans l'usine, le sourd bruissement de la puissante machine qui dompte et façonne la matière ; dans l'atelier ce silencieux agencement du travail mécanique qui, rappelant le coup de bagueotte des fées antiques, convertit instantanément en formes radieuses les produits les plus grossiers de la ferme ou des forêts. Mais dans ce concert délicieux de la grande activité humaine, je me suis demandé, plus d'une fois si l'ouvrier fatigué, ahuri, quelquefois maltraité ou méconnu, y a découvert cette musique qui frappe l'oreille du spectateur ému ? A-t-il jamais eu l'occasion de regarder dans sa vie par le côté intellectuel et poétique ? A-t-il regardé plus haut que le marteau, l'enclume, le levier ou le salaire du samedi ? A-t-il éprouvé le sentiment de sa responsabilité ? A-t-il senti passer sur lui le souffle de cet esprit merveilleux qui est le génie de notre époque : le progrès industriel ? Quelle révolution dans le monde depuis un quart de siècle que cette révolution par l'industrie ?

Que le travail, ce travail âpre, persistant, fécond de la fabrique est grand et touchant ! Et que d'espaces inconnus s'ouvrent à son incessant progrès !

Car, si nous pénétrons dans le fond des choses, nous constatons que presque toutes les grandes découvertes ont été faites par un modeste ouvrier attaché à son métier. Edison n'a-t-il pas trouvé l'éclairage électrique sans avoir connu l'électricité ?

De fait, l'étonnante civilisation du dix-neuvième siècle vient, presque sans exception, des hommes sortis du peuple. Ce siècle qui s'ouvrit avec la vapeur et le télégraphe, se ferme avec l'électricité, une merveille que nous exploitons encore à tâtons. Or, Watts, l'inventeur réel de la machine à vapeur était un simple fils d'artisan et artisan lui-même. Son bonheur fut de pouvoir attraper quelques notions scientifiques pendant qu'il fabriquait des instruments de mathématiques pour l'université de Glasgow. Celui qui d'une machine à vapeur fit une locomotive, Georges Stephenson, tantôt mécanicien, tantôt cordonnier, n'apprit à lire qu'à dix-huit ans. Benjamin Franklin n'était que le fils très pauvre d'un pauvre arrimeur. Tous ces inventeurs qui ont changé la face de l'univers avaient un avantage : c'était d'avoir acquis des connaissances pratiques en travaillant de leurs mains et d'avoir pu, ainsi, diriger d'une manière sûre leurs méditations ou leurs recherches dans le champ de la théorie. Travailler et penser : voilà la condition du succès. Il n'y a pas d'erreur, l'ouvrier d'aujourd'hui doit savoir, non seulement lire et écrire, mais dessiner, calculer et combiner des effets de force motrice ou de chimie. Il faut qu'il connaisse les lois de la nature, c'est-à-dire les lois de la

matière et les causes qui le conduiront à des transformations encore inconnues.

Le temps est arrivé pour l'ouvrier sérieux, l'honnête père de famille de soigner ses connaissances techniques en même temps que la dextérité de ses doigts. Tout ce qu'il crée, non seulement il faut qu'il le fasse avec goût, mais il faut qu'il y mette du goût. Il est en lutte contre l'univers entier. On me dira qu'il a déjà le journalisme quotidien à sa disposition ; mais le grand journalisme n'a pas la préention de l'éclairer sur sa spécialité.

L'ouvrier y trouvera mille renseignements agréables et utiles ; mais pas une école pour l'atelier. S'il part pour abattre une forêt, une fine lame de rasoir ne lui vaudra pas la hache la plus avariée. Il se publie aujourd'hui aux États-Unis et en Europe plus de deux cents journaux scientifiques destinés à vulgariser la science pour la mettre au service de l'industrie. Vous pouvez être l'utile et fidèle écho de ces enseignements précieux, que les ouvriers des autres pays sont si heureux de posséder.

Je suppose que vous avez l'ambition de ne pas faire un journal vulgaire et indifférent. Vous devez donc passer en revue toutes les branches et toutes les spécialités. La mère de famille trouvera dans vos colonnes plus d'un conseil ou d'une pratique efficaces. Le cultivateur y apprendra tout ce que la chimie et la machinerie ont combiné de nouveau dans l'exploitation du sol. Chaque métier y aura son département. L'homme professionnel pourra y suivre le développement des grandes industries. Et comme rien n'instruit aussi sûrement que l'image, n'épargnez pas les illustrations.

Permettez-moi d'ajouter que si vous faites un journal de ce genre, l'espoir d'un bénéfice pécuniaire, chose rarement secondaire, sera pourtant fort problématique pendant des années et des années. Je crois donc que vous regardez plus haut qu'au gain, et tous les esprits sérieux vous en tiendront compte et vous encourageront.

ARTHUR DANSEREAU.

La classification des types moraux

On eut envisager le caractère d'une personne sous le quadruple aspect : 1o des rapports des différentes tendances qui sont en elles ; 2o des différentes modalités ou allures de ces tendances ; 3o de leur nature ; 4o de leurs combinaisons réciproques. Il surgit une difficulté qui prouve le peu de confiance qu'on doit accorder aux traits extérieurs, en quelque sorte de leur caractère : c'est qu'un même trait peut être fourni par l'une et l'autre des deux tendances absolument opposées, le mensonge, par exemple, peut être le fait d'un caractère très cohérent qui poursuit implacablement son but, ou d'un esprit superficiel qui lâche des mots à tort et à travers sans jamais se soucier de leur valeur ni de la conséquence de ce qu'il dit. On peut donc établir deux classes en se basant : 1o sur les tendances considérées en elles-mêmes ; 2o sur la manière d'être des tendances. Ces deux classes fondamentales permettront d'établir tous les types dérivés, en suivant les données de la physiologie, de la psychologie et de la sociologie.